

# ÉLOGE DU DÉSERT.

Lettre à Hilaire de Lérins.

EUCHER DE LYON.

**L**A Côte d'Azur a de jolies villégiatures. Les industries cimentières ont œuvré pour le retrait où s'achève une vie de cotisations ; l'esprit déchiffre à loisir l'énigme d'un luxe démocratique. Aux périodes estivales, des populations importantes se retirent du monde des occupations ordinaires, et elles vaquent. Cicéron, puis Valère Maxime, rappelaient avec quelle joie Scipion et Lélius quittaient un moment les soucis de l'État pour se promener sur la plage, y ramasser des petits cailloux, et retrouver l'enfance dans des concours de ricochets. Il fallait apaiser de temps à autre la tension de l'esprit. L'époque contemporaine a traduit cette aspiration à la quiétude dans des formes inédites ; le repos est devenu presse, et la vacance encombrement. Cette métamorphose comporte encore sa part de mystère. Horror vacui, divertissement. . . : les explications s'accumulent, mais le fait est là. Sa répétition tient lieu de raison. Le sens de la vacance s'est inversé. Si l'on avait un vœu à formuler à ce propos, ce serait qu'on envisage cette nouveauté dans les lieux qui s'y prêtent en saison, et même hors saison ; mettons entre Cannes et Antibes. Il suffirait de lever les yeux, et de regarder attentivement, là, en face — le beau temps n'est pas nécessaire, c'est tout près — les deux îles de Saint-Honorat et Sainte-Marguerite, autrefois nommées îles de Lérins. Car c'est là, justement, que saint Eucher, vers 420, a passé de longues années, menant cette vie retirée dont nous parle son Mépris du monde, et dont l'Éloge du désert avait d'abord chanté les lieux.

<sup>1</sup> Cicéron, De l'orateur 2, 6, 22 ; Valère Maxime, Faits et dits mémorables 8, 8, 1.

\*

*On y croira volontiers au sourire du destin, et à la fécondité de sa pédagogie sans solutions toutes faites, qui superpose pour notre édification deux déserts inverses, celui du V<sup>e</sup> siècle et celui du nôtre. Le désert de la solitude, et le désert du nombre ; ou bien : le dialogue et l'anonymat ; la profondeur de la vie, et la matité de la vie ; une histoire de drame et de légende, ou un présent qui est là et n'ira pas plus loin, un présent sans figure. Eucher dirait qu'il faut choisir ; mais nous avons compliqué les données du problème. La vraie vie, et même l'Unique nécessaire, parlent des langages très divers. L'histoire s'écoulant et la simple considération des choses n'admettent pas d'oppositions si tranchées. Et pourtant ce sont deux mondes se rencontrant au même lieu : deux formes où envisager la vie. Sont-elles en effet incompatibles ? Mais il y a surtout ceci, avant toute autre question : que la superposition des histoires ne fasse naître en nous aucune espèce d'émotion, c'est-à-dire aucun désir de l'avenir.*

\*

*D'Eucher, on ne sait presque rien. Ce seront, pour l'essentiel, des conjectures. Voici à peu près à quoi ressembla sa vie.*

*Il naît dans une grande famille lyonnaise ; la date est incertaine. (Celle de sa mort n'est pas plus assurée : entre 449 et 455. Du moins a-t-on ces repères.) Il lit beaucoup, connaît un peu le grec. On voit passer dans ses textes, dans le Mépris du monde, dans les Instructions, l'ombre d'un long cortège, Cicéron, Sénèque, Aulu-Gelle, Pline, Symmaque, Prudence, Claudien ; et Virgile et la Bible, dont il est évidemment pétri, comme le sont ceux qui vivent en sachant où est la vie. Il devient sénateur (il n'y a pas de plus haute fonction). Il a épousé Galla, qui est très pieuse elle aussi ; viennent deux fils, Salonius et Veranius — Salon et Vérin —, qu'il envoie à Lérins pour y être élevés par le moine Hilaire dans le monastère de l'île, qu'Honorat vient de fonder. Les deux fils seront évêques du vivant de leur père, le premier de Genève, le second de Vence, sans doute.*

*La charge de sénateur ne semble pas le satisfaire ; on lit dans l'abrégé de sa Vie par Adon, telle qu'on la découvre en tête de la traduction qu'Arnauld d'Andilly a faite du Mépris du monde<sup>2</sup> : « Il renonça à la qualité de Sénateur si relevée pour s'aller enfermer dans une caverne en l'une de ses terres assise sur la rivière de la Durance, où ne s'occupant qu'à servir Dieu il passait tous les jours & les nuits en jeusnes et en prieres ». Le désir grandit ; Eucher va retrouver ses fils à Lérins en 422, et embrasse la vie religieuse. Galla, de son côté, se retire dans un cloître. Le père, la mère et les deux fils : il y aura quatre saints dans la famille<sup>3</sup>. Puis le monastère même ne suffit pas ; il choisit la vie d'anachorète, fait la traversée de l'île de Lérins (Saint-Honorat) à celle de Leroc<sup>4</sup> (Sainte-Marguerite), et s'y établit. Il est seul. Ses vertus sont connues, son exemple rayonne ; on vient le chercher pour l'asseoir sur le siège épiscopal, à Lyon. (Ainsi, plus tard, et malgré leurs plaintes, enlèvera-t-on à leur solitude Grégoire le Grand ou Pierre Damien.) Je cite Adon : « L'Evesque de Lyon estant mort, toute cette Eglise suivant l'ancienne coûtume jeusna & pria durant trois jours, pour demander à Dieu de luy vouloir donner un Pasteur capable de la gouverner. Vn ange apparut alors à vn enfant & luy dit : Il y a dans une caverne assise sur le bord de la Durance, vn Senateur nommé Eucher qui a tout abandonné pour suivre IESUS-CHRIST. Il faut l'aller trouver & le prendre pour vostre Evesque : car c'est luy que Dieu a choisi. »<sup>5</sup> Le voici donc à Lyon, sans doute jusqu'à sa mort.*

<sup>2</sup> Saint Eucher, *Du mepris du monde*, trad. fr. Arnauld d'Andilly, Paris, Le Petit, 1672. C'est le même traducteur qui retranscrit ce passage d'Adon de Vienne, dont on trouvera l'original dans la *Patrologie* (PL 123, 395).

<sup>3</sup> Je ne compte pas sainte Concorce, dont Adrien Baillet assure avec raison qu'elle n'était que sa fille prétendue (*Vie des Saints*, Paris, Jean de Nully, 1704, t. XI, p. 496).

<sup>4</sup> Ou Leron, comme dit Baillet.

<sup>5</sup> Tout de même Baillet, commentant ce passage, dit que « c'est une fiction tout à fait insoutenable » (*ibid.*). Oui, mais elle est belle. (Du reste, qu'est-ce qu'une vie, quand la vie a cessé ? La vérité échappe à ce silence, ou plutôt le transforme, le fait écouter.) Donc Baillet veut, et c'est bien plus exact, en tout cas plus cohé-

*Sa réputation grandit encore. Il défend Augustin contre les «semi-pélagiens» provençaux<sup>6</sup>, correspond avec bien des gens, si l'on en juge par ce qui reste des lettres qu'on lui envoie, Paulin de Nole<sup>7</sup>, Cassien, qui lui dédie l'une de ses Conférences<sup>8</sup>, participe activement au premier concile d'Orange, écrit vraisemblablement La Passion de saint Maurice d'Againe, ce chef de la légion thébaine qui se fait massacrer au verrou du Rhône, ou alors c'est juste à côté, sur les hauteurs de Martigny (Octodure). Claudien Mamert, qui l'a connu, et avait écouté ses prédications, fait de lui ce bref éloge<sup>9</sup> : « D'âge jeune et d'esprit mûr, méprisant la terre et n'aspirant qu'au ciel, profondément humble et d'un mérite éminent, doué d'une intelligence pénétrante, d'une science étendue et d'une éloquence débordante, il fut sans conteste le plus grand parmi tous les évêques de son temps ». Et c'est à peu près tout. Eucher a-t-il lu ces quelques phrases ? Peu importe. On découvre avec plaisir qu'on peut faire de quelqu'un le portrait le plus précis en ne reprenant que les lieux de l'exemplarité et de la dévotion. Les signatures et les fiertés viendraient plus tard, avec l'invention des individus et celle des écrivains. Je note simplement (et je ne reviendrai plus sur le contraste, c'est inutile) que l'extrême singularité de l'expérience de solitude, celle aussi bien, pour reprendre les termes anciens, du colloque avec Dieu, s'accompagne naturellement d'un certain effacement, et même d'un désir d'oubli, c'est-à-dire d'une confiance ; et qu'à l'inverse, les identités rivées à elles-mêmes, inquiètes et closes, sont comme la petite monnaie de masses indistinctes, leur conversion illusoire et apeurée. Le sens du tragique, donc celui de l'œuvre, s'en est accru ; le changement nous apporte des chances étranges, chèrement payées.*

\*

*Il y avait donc le désert. Ne l'imaginons pas trop fleuri, trop char-  
rent, que le lieu de sa première retraite ait été l'île même de Lérins. Ce qui  
n'empêche nullement qu'on soit venu le chercher, une fois vacant le siège de  
saint Sicaire (d'après Baillet).*

<sup>6</sup> Dont son ami Cassien, marseillais, mais ce n'était pas bien grave.

<sup>7</sup> Paulin de Nole, Epistulae, 51, CSEL 29.

<sup>8</sup> Cassien, Conlationes, 11, part. Préface 1, CSEL 13, 2, p. 311, 1-15.

<sup>9</sup> Claudien Mamert, De statu animae, 2, 9, CSEL 11, p. 135, 12s.

*mant*<sup>10</sup> : il faut voir différemment cette côte méditerranéenne, comme il faut voir autrement, plus loin, la Sainte-Baume, ou la solitude de Montrieux. *Locus amoenus*, peut-être, mais pour l'âpre délectation de l'esprit et de la volonté; et non pas le lieu d'une douce conversation, comme l'était pour Cicéron, à Arpinum, l'île au milieu du Fibrène qui résonnait du dialogue des Lois<sup>11</sup>, ou pour Pétrarque son ermitage de Vaucluse.

Il n'était pas rare, il était même très naturel qu'on choisît, pour s'isoler, des îles — dont Ambroise nous dit que la Providence les avait disséminées sur le pourtour de la Méditerranée comme des bijoux (velut monilia) pour que s'y élève le chant des hymnes et des Psaumes<sup>12</sup>. La disposition des lieux s'accordait au désir de rompre les liens où la vie se prend d'ordinaire : l'adieu aux attachements, l'éloignement, le silence. Mais renoncer au monde, cette difficile évidence de la vie monastique, sur laquelle tant d'auteurs ont écrit dès les premiers siècles, prend à Lérins une signification, ou plutôt une tonalité particulière ; si Eucher peint l'île où il se retire aux couleurs de l'Eden, si paraît en même temps le paysage bien réel qu'il a sous les yeux — ces deux plans saisis tour à tour par l'allégorie et par la simple présence —, cela importe moins que l'ardente volonté de faire du désert une postulation de l'esprit absolument nécessaire, un orient véritable où féconder la vie. Mais pour dire cet étrange enfantement, nul besoin pour Eucher ni pour les autres solitaires de Lérins de ces excès où se plaisent les anachorètes farouches, où se multiplient les miracles, et se manifeste l'humanité à vif du monachisme oriental, tout ensemble sublime et en lambeaux. Il y faut un équilibre, une sérénité concentrée sur le point le plus aigu de l'esprit — et cela ne pourra apparaître que dans le détachement même de la diction, dans une distance tout aristocratique qui détaille le mépris du siècle en se servant des plus beaux instruments que celui-ci lui ait donnés, les lettres, la littérature si l'on veut, mais invitée à se réduire aux images essentielles et à l'histoire qu'elle a pour mission de faire

<sup>10</sup> Honorat, écrit Hilaire de Lérins dans son oraison funèbre (Serm. Hon. 15, 7-9), choisit pour fonder le monastère *vacantem (...) insulam ob nimietatem squaloris et inaccessam venenatorum animalium metu...*

<sup>11</sup> Voir le début du livre II.

<sup>12</sup> Ambroise, Hexameron III, 5, 23 (CSEL 32, 1, p. 74s).

lire et d'orienter vers le seul but possible. Le désert est cette intensité, qui ne se laisse distraire par rien. Aussi est-il inutile d'imaginer des étendues d'épouvante, comme il est inutile de voir surgir des lieux rians ; l'idée de la nature n'a pas vraiment sa place. Le désert des Hébreux était déjà plénitude, et il ne peut y avoir d'autre considération que celle de ce qui le remplit. « Une foi monothéiste ne pouvait se développer que dans le désert », écrit avec justesse Christoph Jamme<sup>13</sup>. « La religion d'Israël a son origine dans le désert, ou même dans l'errance à travers les déserts. Ceci n'a laissé aucune possibilité d'adorer les dieux de la nature, seul pouvait exister dans le désert le Dieu qui était également Seigneur de la non-nature. » Qu'importent les îles, celle-là ou bien une autre ; ou les lieux de la conversation lettrée, les Académies, les feuillages de Mantoue, les forêts de Camaldoli, les rêves d'îles utopiques où construire un autre monde : c'est ici que tout se joue, et qu'on ait recours à l'éloignement n'est jamais qu'y revenir, pour saisir en tous lieux l'équivalence du désert et de la présence.

\*

*Il me faut dire un mot de la langue d'Eucher, puisque c'est bien elle désormais qui va pour nous jusqu'à ce paradoxe si souvent décrit. Elle est étrange, abrupte et ouvragée. Elle non plus n'est jamais vraiment là.*

*Arnauld d'Andilly faisait suivre du texte latin sa traduction du Mépris du monde ; ce n'était pas un procédé courant. Il s'en expliquait ainsi<sup>14</sup> : « Je l'ay fait d'autant plus volontiers que l'on pourra par ce moyen juger aisément avec combien de fidélité je me suis attaché au sens. Car quant aux paroles, le stile du cinquième siècle dans lequel cette lettre a vû le jour a si peu de rapport au stile du nostre, que je n'aurois pû que fort mal exprimer les pensées de cet éloquent Evesque si je m'estois trop scrupuleusement attaché à sa manière de les écrire, parce qu'elle les rend en divers endroits tres-difficiles à entendre ; au lieu que nostre Langue demande une tres-grande clarté. » S'il y a en effet de très grandes*

<sup>13</sup> Christoph Jamme, « “ Tout défaut d'amour est violence ”. Le jeune Hegel, Hölderlin et la dialectique des Lumières », Hölderlin Jahrbuch, Tübingen, 30, 1982-1983, p. 191-228 ; trad. fr. (à paraître) par Alain Pernet.

<sup>14</sup> Ouvrage cité, p. 11.

beautés dans la prose d'Euclier, il faut bien reconnaître qu'elles forment comme des caillots dans le flux de la parole, que l'éloquence voudrait continu. L'expression est obscure, et le sens tour à tour clair et voilé ; comme si, aussi bien, des maillons manquaient dans la chaîne dont parlera Bossuet. C'est une unité ramassée, savante et très sûre ; elle suppose un monde entre les mots, un monde très ardent, quand nous avons l'habitude de le recevoir d'eux tout fait et prêt à habiter. La poésie se tient à proximité, mais dans une sorte de raideur. Ces qualités contrastées expliquent peut-être qu'Érasme ait porté un jugement très favorable sur le style d'Euclier<sup>15</sup> — dont il décrit l'acuité, la nouveauté, la tension — tout en éprouvant une certaine gêne à le lire. Dans une lettre à Ferry Carondelet, de 1528, il avoue qu'Euclier n'est pas très simple, qu'il ne l'est donc pas assez. Et dans une autre, à Jean Carondelet cette fois, il écrit ces mots, après avoir reproché à Hilaire, par dessus les siècles, son « emphase fleurie et théâtrale » (ce qui ne l'a pas empêché de produire une très belle édition de ses œuvres, qu'il a dédiée au même correspondant) : « Peut-être cette grandiloquence est-elle spécifique à la tournure d'esprit des Gaulois (. . .). Euclier possède aussi quelque chose de cet esprit, d'une manière même plus recherchée, mais avec une application plus heureuse, si du moins je suis à même d'en juger. »

*Je me garderai de prétendre en être capable. Car s'ajoute aussi pour nous ce*

<sup>15</sup> Érasme, Lettre à Alard d'Amsterdam, qui introduit son éd. du *De contemptu mundi*, Louvain, Thierry Martin, 1517 (éd. moderne P. S et H. M. Allen, *Opus Epistularum Des. Erasmi Roterodami*, Oxford, 1906-1947, III, p. 98-100 ; on en trouvera une traduction française dans le troisième volume de la *Correspondance d'Érasme*, cette belle édition bruxelloise d'Aloïs Gerlo, 1975, p. 115-116) : ...sic Isocraticis schematibus modulata, structa, picturataque est oratio ut nusquam tamen frigeat aut ineptiat ; sic arguta ut interim nervosa ; sic elaborata ut tamen dilucida ; sic nova, sed ut taedio careat affectationis ; sic festiva ut nihilo secius gravis ac seria ; sic rhetorica ut  $\zeta\alpha\beta$  » tamen Christiana ; denique sic acris et vehemens ut sui tamen ubique similis, pari intentione ad extremum usque calcem properans, sani videlicet vegetique ingenii argumentum. Il est vrai que la langue de l'Éloge du désert est un peu différente, plus âpre, elliptique et comme pressée ; j'aurais peine, pour ma part, à la trouver dilucida. Tel est le recul des études latines — à moins qu'il ne s'agisse de l'appauvrissement de notre propre instrument de langage.

*fait peu prévisible que ce n'est pas seulement affaire de langage. Tout nous manque du désir parcourant ces textes ; et presque tout de la terre qu'ils connaissent, cette terre faite du mélange de l'Écriture et des lieux, faite d'abord d'un désert commun. Le ciel même ne nous est qu'une commodité, une lumière par habitude où ne se creuse guère d'énigme ou de soif. Mais peut-être parviendrons-nous à en retrouver quelque chose ; il suffira de considérer ce paradoxe, ou cette évidence (et à l'échelle qu'on voudra), d'un peuplement devenu « un grand désert d'hommes » : la solitude, du moins, ne nous est plus nécessaire pour connaître dans le bruit et les inquiétudes alentour le drame appelant la vie à n'être pas seulement cela. En sorte que je m'interroge, sans avoir de réponse précise, mais sans céder non plus à la facilité des échappatoires — travail ou divertissement —, sur le sens que peuvent avoir pour nous les mots les plus évidents qu'on a tant de fois employés, et qu'un dernier jugement sur Eucher, celui d'Adrien Baillet<sup>16</sup>, cent cinquante ans environ après Erasme, met à nu en quelques phrases, quand il évoque cette « lettre admirable contenant l'éloge du désert & les avantages de la vie solitaire » : « Ces siècles ne produisirent rien de plus délicat, de plus élégant, de plus poli. Eucher y mesle toutes les graces de l'éloquence avec toute la force du raisonnement. On ne peut lire ce qu'il adresse à Hilaire sans concevoir du dégoût pour l'entretien des hommes & pour le commerce du monde, & sans désirer avec ardeur de ne converser plus qu'avec Dieu. » Sans doute y a-t-il une école sereine de l'impossible ; un équilibre entre tant de termes opposés ; un désert.*

C. C.

*Je remercie le fr. François Cassingéna, o.s.b., d'avoir relu et corrigé la traduction que je lui ai soumise.*

<sup>16</sup> Ouvrage cité, p. 497-498.

# ÉLOGE DU DÉSERT.

Lettre à Hilaire de Lérins.

1. Tu avais quitté ta maison, ta famille<sup>1</sup> ; tu t'étais retiré jusque dans ces lieux écartés que baigne la mer. Il y fallait un grand courage. Mais pour aller ainsi te rechercher, le désert a montré combien sa puissance l'emportait encore sur celle qui te l'avait fait chercher. Quand tu es parti là-bas pour la première fois, tu avais un guide, il y avait devant toi un maître dans la milice céleste ; tu avais laissé tes parents, mais tu suivais un père en le suivant. On l'éleva à la dignité de l'épiscopat ; tu pensais devoir le suivre : l'amour du désert t'a ramené à la retraite que tu aimais<sup>2</sup>. Ton propre

<sup>1</sup> Cf. Gn 12, 1 (Ac 7, 3). L'ordre que reçoit Abraham de quitter sa famille et sa terre devient vite, dans la littérature monastique, une sorte d'indicatif du choix du retrait. Cf. par exemple Jérôme, Lettres 71, 2, 2; 108, 31, 2; 125, 20, 5. Le retrait, l'anachorèse, c'est le commandement que ces textes découvrent dans la péricope évangélique de Mt 19, 29 (Mc 10, 29-30; Lc 18, 29-30). Les pages d'Eucher seront essentiellement fondées sur l'incrementum qu'entraîne paradoxalement cette première privation.

<sup>2</sup> Voilà, en peu de mots (cette « solennità predicatoria della prosa eucheriana » qu'évoque Salvatore Pricoco, dans son édition du *De contemptu mundi*, Florence, Nardini, 1990, p. 119) l'itinéraire propre de Hilaire (401-449), du moins jusque vers 428 ; il deviendra, avec quelques autres retirés de Lérins, qu'Eucher évoquera plus bas (§ 42), un personnage important de l'Église en Gaule, succédant à Honorat sur le siège

exemple te donne aujourd'hui plus de noblesse et de grandeur.

Quand tu gagnais le désert, on te voyait aussi accompagner un frère ; c'est un frère que tu quittes en le regagnant. Et quel frère... De quelle affection tu l'entourais ! Quel attachement il avait pour toi ! À l'amour qui vous unissait, tu ne pouvais préférer que l'amour du désert ; tu as montré par cette juste préférence, non point que tu ne l'aimais pas assez, mais que tu n'avais pas assez de l'aimer, qu'il fallait le désert. Tu as montré quel amour tu avais du retrait : si grand que le plus grand y a cédé. Quel est cet amour du désert ? Comment faut-il l'appeler, cet amour en toi ? A-t-il un autre nom que l'amour de Dieu ? Tu as observé l'ordre de l'amour prescrit par la loi, en aimant Dieu avant d'aimer ton prochain<sup>3</sup>.

2. Je contemple ton départ : il n'a pas combattu ta décision, ni entravé ta route. Et voici qui ne se rencontre presque jamais dans des liens si étroits : qu'il n'ait pas

---

épiscopal d'Arles. Quand Honorat (son frère ? un parent, en tout cas) y fut élevé, il l'accompagna, mais éprouva bientôt la nostalgie de la solitude. On rédigea sa Vie vers 475 (Cf. *Vitae Sanctorum Honorati et Hilarii episcoporum Arelatensium*, ed. S. Cavallin, Lund, 1950, p. 35-40).

<sup>3</sup> Cf. Dt 5, 7/6, 5 ; Lv 19, 18 ; Mt 22, 37-40. Amor, dilectio, caritas : les mots de ce § varient plus que la traduction française ne le laisse apparaître. Tout amour, toute affection, tout attachement s'ordonnent à l'amor Dei — ce qui signifie aussi que le peu de variété de notre langue ne la dispose guère à savoir quel lien peut s'établir, et selon quelle visée, quel objet, entre les différentes formes de l'amour.

<sup>4</sup> Cf. Eucher, *Du mépris du monde*, trad. Arnauld d'Andilly, Paris, Le Petit, 1672, p. 72 : « Vous y apprendrez [dans l'Écriture Sainte] qu'aimer son prochain c'est s'aimer soy-mesme parce que rien ne nous est si avantageux que de procurer les avantages des autres ».

moins voulu te laisser partir, que toi t'en aller. Il te rend ton amour, et pourtant veille à ton bien dans l'amour qu'il a pour toi ; cet amour qui s'élève jusqu'au faite de l'amour, ne dédaigne pas d'abaisser sa dignité jusqu'à servir tes intérêts<sup>4</sup>.

3. Je sais que tu as donné depuis longtemps tes richesses aux pauvres, pour n'être riche que du Christ<sup>5</sup> ; que tu as mis une âme de vieillard sur la jeunesse de tes années ; je connais l'éclat de ton esprit, la puissance de ta parole. Et pourtant, ce que je vois, ce que j'aime avant tout en toi, c'est ce désir que tu as de la solitude et du retrait. Je t'en parlerai donc, puisque dans tes lettres si longues et si belles, tu me demandes souvent de te répondre plus au long ; et tu devras supporter, oh ! pas très longtemps, mon peu de sagesse, toi qui en as tant, — le temps de rappeler la grâce si variée dont le Seigneur entoure le désert que tu aimes.

Oui, le désert est le temple incirconscrit de notre Dieu ; il habite le silence<sup>6</sup>, nous le savons : croyons qu'il se réjouit du retrait. C'est là, si souvent, qu'il s'est fait voir aux saints ; il n'a pas dédaigné de rencontrer l'homme dans le lieu qui s'y prêtait. Là que Moïse, le visage glorifié, regarda Dieu<sup>7</sup> ; qu'Élie voila le sien, de peur de lever les yeux vers lui<sup>8</sup>. Et si Dieu visite toutes choses comme siennes, sans qu'il y ait nulle part son absence, cependant, autant que nous le pouvons deviner, c'est le retrait du désert et du ciel qu'il aime surtout à visiter.

<sup>5</sup> Cf. 1 Cor 1, 5 ; 2 Cor 8, 9. Voir aussi le jeune homme riche de Mt 19, 16-26 (Mc 10, 17-27 ; Lc 18, 18-27).

<sup>6</sup> Cf. 1 R 19, 12.

<sup>7</sup> Ex 3, 1-6.

<sup>8</sup> 1 R 19, 13.

<sup>9</sup> Cf. Ps 103, 24.

4. On interrogeait un homme sur le lieu où il croyait qu'était Dieu ; il répondit : « Suis-moi vite là où je te conduis ». On parvint dans un vaste désert, qui n'offrait à la vue que ses plaines désolées. « Voilà où est Dieu. » On croit mieux qu'il est là où il se laisse trouver plus vite.

5. Car au commencement, quand Dieu faisait toutes choses dans sa sagesse<sup>9</sup>, et qu'il les distinguait selon leur usage à venir, il ne laissa pas sans utilité ni honneur cette partie de la terre : lui dont toute la création disait non moins la prescience de l'avenir que la magnificence présente, il apprêtait le désert pour les saints futurs<sup>10</sup>. Il voulait pour eux cette terre riche en fruits : la fécondité des saints tiendrait lieu d'une nature plus clémente ; la terre désolée deviendrait un pays fertile<sup>11</sup>. Il arroserait les montagnes des eaux d'en haut<sup>12</sup> ; les vallées regorgeraient de moissons foisonnantes : il donnerait à ce sol ingrat, à

<sup>10</sup> Le mot de saint désigne à l'origine les chrétiens en général — ou, dans l'AT, le peuple élu, comme ici au § 3 ; mais avec l'expansion de l'Église, il en vient à nommer le groupe particulier de chrétiens que sont les moines. Dans son Commentaire sur les Psaumes (In Psalm. 83, 4, CCL 39, p. 1149, 16), ou dans ses Sermons (355, 4, PL 39, 1573), Augustin désigne par *societas sanctorum* ou *sanctitas* la condition des moines et des clercs. Eucher (cf. infra, §§ 28 ou 30) fait donc de saint le synonyme de moine.

<sup>11</sup> Ps 64, 13.

<sup>12</sup> Ps 103, 13.

<sup>13</sup> Gn 2, 10.

<sup>14</sup> Cf. 1 Cor 15, 55.

<sup>15</sup> Colo, c'est aussi cultiver et honorer. Eucher, dans sa lettre, reprendra souvent ce lexique, à la fois concret et figuratif, associé à celui de la semence ou de la préparation — conformément à la tradition biblique. L'existence, le désert sont un champ à cultiver où la vie future est semée. Il y a simplement ceci de plus (et de volontiers paradoxal), que le meilleur champ, la meilleure terre, est un désert.

cette habitation stérile, la richesse de son hôte.

6. Le possesseur du paradis, le violateur du précepte, n'a pu garder la loi que Dieu lui avait fixée quand il habitait le lieu de volupté<sup>13</sup>. Car ce lieu de douceur lui offrait la chute avec le délice. La mort fit plus que le soumettre à ses lois : elle préparait déjà pour nous son aiguillon<sup>14</sup>. Qu'on habite<sup>15</sup> donc le désert, si l'on désire la vie ; car l'hôte du délice a préparé la mort.

J'aimerais te parler des exemples qui ont suivi : ils montrent combien les solitudes furent toujours agréables à Dieu.

7. Moïse menait le bétail au cœur du désert<sup>16</sup> ; un feu, au loin, resplendissait sans brûler : il vit Dieu, et l'entendit qui lui parlait. Le Seigneur lui donna l'ordre d'ôter ses sandales, proclamant ainsi la sainteté du désert : « Le lieu où tu es est une terre sainte »<sup>17</sup>. Voilà le signe manifeste de l'honneur où il le tenait en secret.

Et Dieu confirme la sainteté du lieu par celle du témoignage : car c'est dire aussi entre les mots que Moïse, en y pénétrant, doit se défaire des attaches anciennes où sa vie s'est prise, et n'avancer que libéré des liens passés ; ainsi le lieu ne sera pas souillé. Moïse, pour la première fois, y devient l'interprète familier du colloque divin : il écoute et restitue, demande et enseigne les paroles à prononcer, les actes à accomplir, converse avec le Seigneur du ciel dans l'échange accoutumé des mots simples. C'est là qu'à nouveau il saisit la verge puissante à opérer les signes<sup>18</sup> : berger d'un troupeau à l'orée du désert, berger

<sup>16</sup> Ex 3, 1.

<sup>17</sup> Ex 3, 5.

<sup>18</sup> Ex 4, 17.

<sup>19</sup> Ps 30, 20.

<sup>20</sup> Cf. Ex 14.

des hommes quand le désert le rend.

8. Et le peuple de Dieu qu'il fallait libérer d'Égypte et soustraire aux travaux, n'a-t-il pas lui aussi gagné les lieux impraticables, n'a-t-il pas trouvé refuge dans les solitudes pour approcher au désert ce Dieu qui l'avait libéré de l'esclavage ? Il allait donc au désert si terrible et si vaste, avec Moïse pour guide. « Qu'elle est grande, Seigneur, la multitude de ta douceur ! »<sup>19</sup> En entrant au désert, Moïse avait vu Dieu ; voilà qu'il y revient pour le voir à nouveau<sup>20</sup>. Le Seigneur se faisait lui-même le guide de son peuple au désert, colonne de feu la nuit, et le jour nuage étincelant. Ainsi donnait-il à ceux qui le méritaient un signe du ciel ; et ce signe s'étendait en un brouillard de lait qui s'embrasait jour et nuit. Israël regardait la lumière, suivait ses rayons qui brillaient au loin d'un feu brûlant<sup>1</sup> : le Seigneur éclairait le chemin des hommes qui marchaient tête haute aux profondeurs du désert.

9. Et puis il y eut ces murs de la mer infrayée, qui s'écartèrent pour le peuple allant à la solitude. Un chemin s'ouvrit entre les murailles d'eau furieuse, et la colonne des Hébreux passa la Mer Rouge à pied sec. Moïse regardait les montagnes d'eau croulante qui surplombaient la vallée profonde où les Hébreux avançaient ; et le gardien de son peuple lui fit traverser l'étendue de la mer.

10. Ce ne fut pas le seul signe de l'aide divine. Car Dieu fit refluer les eaux, le passage disparut avec l'ennemi qui s'y était lancé ; la mer reprit sa place, pour qu'Israël ne

<sup>19</sup> Le vocabulaire du passage, qui peut aller jusqu'au rare et au précieux, rappelle celui de Stace et de Claudien, plus que celui de la Bible. Monachisme aristocratique et lettré.

<sup>20</sup> Cf. Ex 17.

<sup>21</sup> Cf. Ex 15, 23s.

revînt pas du désert. Car si le Seigneur ouvrit les eaux, puis s'il les referma, c'était pour qu'on partît au désert sans espoir de retour.

11. Voilà toute la puissance de la grâce répandue sur le peuple en marche vers la solitude. Il obtint davantage quand il l'eut atteinte. Car le Seigneur le soulagea de sa fatigue par un miracle inespéré<sup>22</sup> : on avait soif, il fit jaillir l'eau du rocher ; la source nouvelle bondissait en ruisseaux sur les pierres étonnées : le secret de sa main, soudain, avait donné une autre nature aux veines du rocher. Mais il ne fit pas seulement éclater ce torrent dans les entrailles desséchées des pierres : il rendit douces les eaux amères<sup>23</sup>. Qu'il y eût le jaillissement, qu'il y eût la douceur : miracles égaux, que l'eau naisse du rocher, ou qu'elle soit autre qu'elle n'était. Le peuple voyait toute l'étendue du secours céleste, et s'étonnait autant de ces eaux transformées que de celles qui soudain jaillissaient.

12. C'est dans le désert encore que les Hébreux ramassèrent la nourriture qui tombait du ciel<sup>24</sup>. Le sol qu'elle recouvrait devenait blanc comme du givre ; les nuages crevaient en une averse de pain, une pluie qu'on mangeait. La manne tombait sur les tentes et autour du camp, l'air s'épaississait de neige, l'homme goûtait le pain des anges<sup>25</sup>. Et parce qu'à chaque jour suffit sa peine<sup>26</sup>, Dieu, dans sa bonté, lui donnait chaque jour cette nourri-

<sup>24</sup> Cf. Ex 16, 14s.

<sup>25</sup> Ps 77, 25.

<sup>26</sup> Mt 6, 34.

<sup>27</sup> Ibid.

<sup>28</sup> Cf. Ex 19, 20s.

<sup>29</sup> Ex 31, 18.

<sup>30</sup> Ex 19, 16s. ; 20, 18.

<sup>31</sup> Dt 29, 5.

ture, lui ayant déjà donné la loi ; songer au lendemain était inutile<sup>27</sup>. Puisque la terre désolée n'avait rien à offrir, le ciel servait les Hébreux au désert comme le serviteur garnit la table du maître.

13. Moïse habitait le désert quand il reçut la Loi et les commandements célestes<sup>28</sup> ; c'est là qu'il mérita de voir de plus près les signes que le doigt de Dieu avait imprimés sur les tables sacrées<sup>29</sup>. Il avait quitté le campement pour aller à la rencontre du Seigneur, et se tenait au pied de la montagne. Il tournait ses yeux effrayés vers le sommet du Sinaï, craignant en y montant de découvrir la majesté de Dieu. Terrorisé, il regardait au loin la montagne fumante de feu ; un nuage impénétrable la recouvrit bientôt. Des éclairs déchiraient le ciel, l'air était en feu ; au fracas du tonnerre se mêlait un grondement assourdissant de trompettes<sup>30</sup>. Les fils d'Israël, dans la solitude, ont pu voir ainsi la demeure de Dieu et entendre sa voix.

14. Tels furent les miracles qui ont soutenu le peuple dans son séjour au désert ; une nourriture extraordinaire, de la boisson trouvée sans effort, des vêtements qui ne s'usaient pas<sup>31</sup>, et la permanence où demeurerait tout ce qui touchait le corps. Ce que la nature des lieux refusait à la commodité, la magnificence de Dieu y pourvoyait avec éclat. Même le saint qui disait de ce peuple : « Pas une nation qu'il ait ainsi traitée »<sup>32</sup>, est à peine parvenu à ces dons de la grâce céleste. Car en restaurant au désert son peuple de dons divins, le Seigneur lui a marqué des préve-

<sup>28</sup> Ps 147, 20.

<sup>29</sup> 1 Cor 10, 2-6.

<sup>30</sup> Ex 3, 8 et passim ; Nb 14, 8 et passim ; Dt 6, 3 et passim.

<sup>31</sup> Jr 2, 6.

<sup>32</sup> Ps 26, 13.

<sup>37</sup> Cf. 1 S 23, 14.

nances signalées et lui a fait des concessions inouïes.

15. Je sais que ces événements sont rapportés en figures ; que leur aspect témoigne de mystères cachés ; et que tous ces hommes, baptisés en Moïse, ont mangé dans la nue la nourriture spirituelle, ont bu dans la mer la boisson de l'Esprit<sup>33</sup>. Pourtant, c'est cette figure de l'avenir qui garantit la vérité des événements ; la valeur du désert ne fléchit pas de ce qu'il faille rapporter les faits à la hauteur des sacrements. On ne retranche rien à la grâce en référant à la vie future cet état du corps et des vêtements où il n'y a pas de corruption. Grande est la grâce qui s'attache au désert, s'il abrite en ce siècle des êtres tels que les accueillera le bonheur de l'éternité.

16. Et ceci encore : les fils d'Israël n'ont-ils pas dû à leur séjour dans le désert de parvenir à la terre de leur désir ? Pour que ce peuple possédât cette terre de miel et de lait<sup>34</sup>, ne devait-il pas en posséder une autre de sécheresse et d'aridité ? Le chemin de la vraie patrie passe toujours par la demeure du désert. Qu'on habite une terre

<sup>38</sup> Ps 62, 1.

<sup>39</sup> Cf. 1 R 11, 15.

<sup>40</sup> Ps 62, 1.

<sup>41</sup> Cf. 1 R 18, 45.

<sup>42</sup> Cf. 2 R 1, 10.

<sup>43</sup> Cf. 1 R 17, 6.

<sup>44</sup> Cf. 1 R 17, 17-24.

<sup>45</sup> Cf. 2 R 2, 8.

<sup>46</sup> Cf. 2 R 2, 11.

<sup>47</sup> 2 R 2, 14.

<sup>48</sup> 2 R 6, 5-7.

<sup>49</sup> 2 R 4, 1s.

<sup>50</sup> 2 R 2, 9.

<sup>51</sup> Cf. 2 R 13, 21.

<sup>52</sup> Cf. 2 R, 2.

inhabitable<sup>35</sup>, si l'on veut voir les biens du Seigneur dans la région des vivants<sup>36</sup>; qu'on soit l'hôte du désert, si l'on veut être citoyen de la vie.

17. Laissons cette histoire : David n'évita l'attaque du roi ennemi qu'en gagnant le désert<sup>37</sup>; tout son cœur avait soif de Dieu<sup>38</sup> quand il demeurait sur la terre désolée d'Idumée<sup>39</sup>; il fallait qu'il eût soif dans le désert qui n'a ni chemin ni eau<sup>40</sup> pour se présenter devant le Dieu saint. Il fallait qu'il se sanctifiât ainsi pour contempler la force et la gloire de Dieu.

18. Élie fut le plus grand des retirés; il obscurcit le ciel de nuages de pluie<sup>41</sup>, le déchira de feux<sup>42</sup>, prit la nourriture qui lui était offerte par les services des oiseaux<sup>43</sup>, abrogea les décrets de la mort<sup>44</sup>; il arrêta le cours du Jourdain et en traversa le lit<sup>45</sup>, fut ravi au ciel sur un char de feu<sup>46</sup>.

19. Rappelons-nous Élisée, son disciple, si ardent à imiter sa vertu et sa vie. Il brillait de tout l'éclat des miracles divins : le torrent divisé<sup>47</sup>, le fer surnageant<sup>48</sup>, les morts ressuscités, l'huile multipliée<sup>49</sup>. Et puis, après tant d'autres miracles, il fit voir en lui double part de la force de son maître<sup>50</sup> : Élie, vivant, avait ressuscité un mort; Élisée le fit après avoir quitté la vie<sup>51</sup>.

20. Les fils des prophètes disaient adieu aux villes et gagnaient les bras du Jourdain<sup>52</sup>; ils dressaient des tentes à l'écart, près de la rivière. La sainte troupe y reposait, répartie sous des toits de fortune; et ces demeures, qui

<sup>35</sup> Mt 11, 11; Lc 7, 28.

<sup>36</sup> Mt 3, 3.

<sup>37</sup> Cf. Mt 3, 3.

<sup>38</sup> Mt 11, 10 (Ex 23, 20).

<sup>39</sup> Cf. Mt 3, 3, reprenant Is 40, 3.

<sup>40</sup> Cf. Ex 33, 2.

<sup>41</sup> Mt 4, 1.

encourageaient les dispositions de leur âme, les gardaient fidèles à l'esprit de leur père.

21. Le désert voyait vivre le plus grand des enfants des femmes<sup>53</sup> ; il recueillait l'écho de ses cris<sup>54</sup>. Au désert, on le voyait baptiser, prêcher la pénitence, parler pour la première fois du royaume céleste<sup>55</sup> ; il apportait à ceux qui l'écoutaient ce que chacun s'empresserait de recevoir. Ce farouche habitant du désert, comme un ange envoyé auprès du Seigneur<sup>56</sup>, n'allait pas ouvrir en vain le chemin du Royaume<sup>57</sup> ; témoin, précurseur<sup>58</sup> digne d'entendre le Père parler du haut du ciel, de toucher le Fils en versant l'eau du baptême, de voir le Saint-Esprit descendre sur Lui.

22. Notre Seigneur et Sauveur, dès qu'il reçut le baptême, fut conduit par l'Esprit au désert, comme le dit l'Écriture<sup>59</sup>. L'Esprit : le Saint-Esprit, bien sûr. Que l'Esprit Saint l'attire au désert, à l'évidence c'est l'Esprit qui intime cet ordre, qui inspire tout bas ce dessein : et sur l'invitation de l'Esprit, le désert à son tour devient une invitation digne qu'on y réponde. Le Fils sort à peine de l'eau du fleuve mystique, qu'il n'a d'autre empressement que de se retirer dans la solitude. Et pourtant, ces eaux sanctifiantes, c'est lui qui alors les avait sanctifiées ; ce n'était pas un homme de péché qu'il avait lavé en s'y plon-

<sup>50</sup> Cf. Mt 4, 11 et par. Ce bref rappel d'Eucher est bien plus dramatisé que l'épisode évangélique (*turbæ circumstrepentium* ; cf. , pour de telles expressions, Sénèque, *La vie heureuse* XI, 1).

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> Cf. Mt 14, 13s. et par.

<sup>53</sup> Mt 14, 21.

<sup>54</sup> Cf. aussi Jn 2, 1.

<sup>55</sup> Cf. Mt 17, 2 et par.

<sup>56</sup> Mt 17, 4.

geant, puisqu'il était sans péché et ne craignait pas le péché. S'il brûlait d'aller au désert, c'était parce qu'il désirait nous donner l'exemple qui nous sauve : lui-même n'en avait pas besoin. Un Dieu délivré de l'erreur veut ainsi le désert, et l'homme, où l'erreur abonde, ne le croira pas nécessaire ? Comme le pécheur devra vouloir s'y rendre, si le Parfait l'a gagné !

23. C'est au désert encore, quand tous les bruits qui l'assaillaient pour l'asservir se furent éloignés, que s'accomplit la mission silencieuse de la force divine<sup>60</sup> ; et c'est là, comme s'il était revenu au ciel, que les anges viennent l'entourer pour le servir<sup>61</sup>. C'est là qu'il réduisit au silence le vieil ennemi qui le soumettait à ses tentations fatiguées, et que le nouvel Adam repoussa celui qui avait abusé de l'ancien. Ô mérite insigne du désert ! Le diable qui avait vaincu au Paradis fut vaincu au désert.

24. Et notre Sauveur y nourrit cinq mille hommes avec rien que deux pains et cinq poissons<sup>62</sup> ; il les nourrit, et ils furent rassasiés<sup>63</sup>. Jésus nourrit toujours les siens au désert. La manne, jadis, avait donné la foi dans le secours divin : ce sont à présent ces morceaux de pain et de poisson qui la donnent. Le même miracle fait descendre la subsistance sur les affamés, et l'accroît pour ceux qui demandent à manger. Aux repas de fête, les vivres se multipliaient par le don qu'il en faisait ; on apportait aux convives plus qu'ils n'avaient reçu<sup>64</sup>. Voyons dans le

<sup>60</sup> Cf. Lc 5, 16.

<sup>61</sup> Jean de Lycopolis, † vers 394 ? (Cf. Palladius, Histoire lausiaque, dans la trad. latine de Rufin [PL 21, 391s.]). Ou allusion à Jean Cassien († 435), l'auteur des Conférences, et qu'Eucher connaissait bien ? Il avait fondé à Marseille, en 416, le monastère de Saint-Victor.

<sup>62</sup> Ibid, 435s. Il y a deux Macaires au IV<sup>e</sup> siècle, qui meurent tous deux vers 390.

désert la cause de si grands signes. La vertu aurait manifesté sa puissance, si le désert avait eu plus de place.

25. Le Seigneur Jésus s'était retiré au sommet d'une montagne, quand ses trois disciples virent son visage rayonner d'une étrange clarté<sup>65</sup>. Il donnait chaque jour à voir l'humanité qu'il avait assumée, mais confiait au désert la manifestation de sa divinité. Le plus grand des apôtres dit alors ces mots : « Nous sommes bien ici »<sup>66</sup>, car il aimait la grandeur du signe que le désert avait reçu.

26. L'Écriture nous représente le Seigneur Jésus allant au désert pour y prier<sup>67</sup>. Qu'on appelle donc la solitude le lieu de la prière, puisque Dieu nous montre qu'il est fait pour prier Dieu. Il nous enseigne où la prière qui s'humilie peut plus facilement pénétrer la nue : le lieu l'y aide, son secret l'honore. Quand le Seigneur s'y rendait pour prier, il nous montrait où il voulait que s'élève notre prière.

27. Rappellerai-je Jean<sup>68</sup>, Macaire<sup>69</sup> et tant d'autres, dont le séjour au désert est devenu séjour au ciel ? Ils approchèrent le Seigneur autant qu'il est donné à l'homme d'y parvenir ; ils furent admis aux œuvres de Dieu autant que peuvent l'être des hommes que retient la chair. Leur esprit tourné vers les réalités d'en haut a pénétré les secrets du ciel ; ils montrèrent par des révé-

<sup>65</sup> *Mundana domus* : l'expression se rencontre assez souvent dans ce rôle, si agréablement proche et imagé, de commentaire du mot de monde comme totalité ordonnée (*universitas*) : cf. Minucius Félix 18, 4 : *In hac mundi domo, cum caelo terraque perspicies providentiam, ordinem, legem, crede esse universitatis dominum parentemque.*

<sup>66</sup> Ce que notre auteur ne tardera pas à vérifier lui-même, quand il lui faudra quitter son ermitage pour veiller aux destinées de l'Église lyonnaise.

<sup>67</sup> Voir la note 1 — mais on voit aussi passer les versets du renoncement de Mt 10, 37 (Lc 14, 26).

lations silencieuses ou des signes éclatants la grâce qui accompagne le désert. Le retrait était leur soutien : ils parvinrent à posséder le ciel en esprit, tandis qu'ils touchaient du corps à la terre.

28. Qu'est-ce donc que la demeure du désert ? Je dirais : la résidence de la foi, l'arche de la vertu, le sanctuaire de la charité, le trésor de la piété, la resserre de la justice. Comme on garde secrètement enfermés, dans une grande maison, tous les objets de prix, la splendeur des saints cachés au désert, que sa nature entoure de mille difficultés, est déposée dans cette chambre fermée à double tour qu'est une terre de solitude ; ainsi le commerce humain ne peut-il pas la ternir. Et le Seigneur de l'univers, s'il enfouit un si précieux équipage dans cette partie de la maison du monde<sup>70</sup>, sait aussi l'en faire sortir quand il en a l'usage<sup>71</sup>.

<sup>73</sup> He 11, 38.

<sup>74</sup> Brève définition du moine, qui reprend les trois impératifs qui, depuis Arsène, autorisent la séparation d'avec le monde : Fuge, tace, quiesce (Apophtegmata Patrum, Arsenios 1, PG 65, 87 ; Fuge homines et salvaberis). Toute littérature monastique commence par eux — jusqu'à sa reprise pour ainsi dire de l'extérieur par Pétrarque (La vie solitaire II, 1, 4).

<sup>75</sup> Citons, parmi d'autres, Cicéron ou Sénèque. Voir le début des Tusculanes, par exemple (I, 1, 1), le Brutus II, 8, ou le De otio. Cf. aussi Lactance, Institutions divines I, 1, 11.

<sup>76</sup> Cf., pour cette expression répandue, Cicéron, La divination I, 10.

<sup>77</sup> Le moine comme vrai philosophe est une figure fréquente et nécessaire des textes chrétiens ; sans doute provient-elle de l'idée de sequela Christi, en tant que le Christ y est présenté lui-même comme la sagesse véritable que recherche la philosophie (Col 2, 8). Cf. par exemple Augustin, La cité de Dieu VIII, 1 : « le vrai philosophe est celui qui aime Dieu ». L'équivalence, ici, est complète entre philosophie et vie monastique-érémittique.

29. La divine providence entourait autrefois le désert des soins les plus jaloux ; elle n'a pas cessé. Quand une largesse inespérée ouvre la main de Dieu pour nourrir les habitants du désert, n'est-ce pas du ciel que se déverse son abondance ? Eux aussi reçoivent leur manne de la magnificence céleste, et le Seigneur, dans ses œuvres secrètes, n'est pas pour eux moins généreux. Quand on a percé le rocher, et que les eaux, répondant au don divin, jaillissent enfin de la pierre, ne dirait-on pas qu'elles fusent comme sous le frapement par Moïse ? Et les vêtements pour se couvrir, comment sauraient-ils manquer, aujourd'hui encore, aux habitants du vaste désert ? Dieu ne cesse d'en donner les moyens, et ces moyens demeurent. Le Seigneur nourrissait les siens au désert ; il les y nourrit encore. Il le fit jadis durant

<sup>76</sup> Cf. 1 R 19, 8.

<sup>79</sup> Cf. Mt 4, 2 et par.

<sup>80</sup> Cf. Ps 45, 11.

<sup>81</sup> Ps 33, 9.

<sup>82</sup> *Circumspicere* : je prends ce mot comme un synonyme d'*inspicere* ou de *perspicere*, équivalents chez Eucher, et par lesquels il désigne l'acte de contemplation (*vita theorica et inspectiva*). Sans doute le préverbe ajoute-t-il ceci, qu'animeront les images de la fin de la lettre, au § 42 : un regard circospect précisément, comme celui du marin examinant les parages — la vie ne cessant d'être, pour Eucher comme pour tant d'autres, navigation et poursuite du terme.

<sup>83</sup> Cette attention, ce que le français oublie, est tension vers : *intentio cordis*, la même expression qu'en He 4, 12 (cf. Cassien, *Institutions* 2, 5, 3 ; *Conférences* 1, 7, 4 ; 4, 4, 2 ; Lactance, *Institutions divines* 3, 10, 10 — ce que l'on trouvera aussi, l'on s'en doute, dans la Règle de saint Benoît 52, 4, CSEL 5, p. 135).

<sup>84</sup> *Custodire* : garder, conserver ; plus haut, *custodia mentis* : mais le vocabulaire de la maîtrise et du pouvoir sur soi a pour corollaire, même si la traduction est en effet approximative, l'obéissance à Dieu *in imo corde*, la *custodia*, la *servitus Dei*.

quarante ans; il le fait aujourd'hui jusqu'à la fin des temps.

30. Oui, quand le saint s'embrasera du feu divin, qu'il quitte sa maison pour cette autre demeure; qu'il la préfère à ses proches, à ses fils, à ses parents, qu'il l'achète au prix du commerce de tous les siens<sup>72</sup>. Qu'elle devienne la patrie temporelle de ceux qui laissent derrière eux leur pays de chair, où la crainte ni la joie, la tristesse ni le regret ne les feront revenir. Et qu'elle soit à elle seule le prix de tous leurs attachements.

31. Qui pourrait dire tous les bienfaits du désert, et le salaire de vertu qu'il verse à ses hôtes? Dans le monde, ils se retirent du monde, « errant », comme dit l'Apôtre, « dans les solitudes, les montagnes, les cavernes, les antres de la terre »<sup>73</sup>. Et il ajoute avec raison que le monde n'est pas digne de ces hommes étrangers à l'agitation des sociétés humaines : ces hommes du repli, du repos, du silence<sup>74</sup>. La volonté de pécher s'est éloignée d'eux, non moins que la possibilité d'y être entraîné.

32. Les Anciens voyaient des hommes célèbres dans le siècle, et lassés de ses peines, revenir à la philosophie comme on retrouve sa maison<sup>75</sup>. Comme il est plus beau, plus noble, de se détourner de l'affairement du monde pour l'étude de l'éclatante Sagesse! et de gagner à l'écart la liberté des solitudes, les déserts secrets! On ne vaque alors qu'à la philosophie<sup>76</sup>, sous les portiques du désert, les promenoirs que la Sagesse a élus...<sup>77</sup> Où observerait-on mieux la Pâque qu'au séjour du désert? Mais il y faut les vertus et la continence, — la continence qui est le désert du cœur. Moïse, Élie y ont jeûné quarante jours<sup>78</sup>, allant au delà des forces humaines; le Seigneur jeûna lui aussi au désert, où s'accomplissait le temps de l'absti-

<sup>85</sup> Mt 7, 24-27 (Lc 6, 48-49).

nence<sup>79</sup>. Nulle part nous ne trouvons des jeûnes aussi longs qu'au désert : il faut bien penser que le Seigneur a donné de la puissance à ces lieux-là.

33. Où vaquer davantage<sup>80</sup> ? Où verra-t-on mieux « quelle douceur a le Seigneur »<sup>81</sup> ? Y a-t-il un chemin plus rapide vers la perfection ? une aire plus vaste pour les vertus ? Où contenir plus facilement l'esprit pour le rendre capable de voir<sup>82</sup> ? Où trouver plus libre attention du cœur<sup>83</sup>, afin qu'il cherche à s'établir en Dieu ? Ce ne peut être que dans le retrait, où Dieu se donne à découvrir, où il se donne à contenir<sup>84</sup>.

34. Le sol au désert n'est fait que d'une poussière très fine ; et pourtant les fondations de la maison évangélique y sont plus fermement établies que partout ailleurs. Séjourner dans les sables, ce n'est pas fonder sur eux sa maison ; nulle part plus que dans le désert, on ne bâtit sa demeure sur la pierre dont parle l'Évangile : ses fondations sont bonnes, elle ne vacillera pas ; les tempêtes pourront s'élever, les vents se déchaîner, les torrents déborder, elle ne sera pas renversée<sup>85</sup>. Les habitants du désert se construisent de telles demeures — mais c'est

<sup>76</sup> Eucher le sait bien, que sa réputation de vertu enleva à la solitude de l'île Sainte-Marguerite ; voir note 70.

<sup>77</sup> Cf. Mt 5, 15 et par.

<sup>78</sup> Mt 5, 14.

<sup>79</sup> Cf. Ps 41, 3 ; 62, 2.

<sup>80</sup> Cf. Ez 34, 25.

<sup>81</sup> Cf. Ha 2, 20 ; *silent omnia* : la poésie latine, et singulièrement de Virgile à Lucain, se plaît à ces *silentia loca* — qu'ils soient respectés, rêvés ou bafoués (cf. par exemple *Énéide* I, 159-164, le calme au-delà des flots que promet l'ancre des nymphes ; ou IX, 190). Ils hantent, aussi bien, les propos de Sénèque sur l'étrange aura des choses (cf. *À Lucilius* 41).

<sup>82</sup> Cf. Ps 30, 23 / Ac 10, 10 / Rm 8, 26 ; *l'excessus mentis* dont parlera si bien saint Bernard.

dans leur cœur... Oui, chez eux l'amour du sol profond soutient la recherche du sommet, l'humilité caresse l'altitude, et l'espoir du ciel fait oublier les petites choses de la terre. Ils rejettent les richesses et préfèrent la pauvreté : mais s'ils l'embrassent avec ferveur, c'est parce qu'ils désirent la richesse. Nuit et jour, dans leurs travaux et dans leurs veilles, ils s'efforcent de saisir le principe de cette vie dont on ne peut trouver le terme : les hommes que le désert renferme en son sein maternel sont avides d'éternité, prodigues d'éphémère, indifférents au présent, certains de l'avenir ; ainsi obtiennent-ils de parvenir aux siècles sans limite en se précipitant aux limites du siècle.

35. Ici les lois inscrites dans le cœur de l'homme se manifestent pour son salut, et aussi les décrets de l'éternité, dans leur simple évidence. On n'entend pas retentir au désert les échos des jugements humains, et la peine capitale y est inconnue. Les sentences ont le poids des fautes, les lois indignes n'accusent qu'un cœur qui n'est pas parfaitement pur. Mais ici le mouvement intérieur de l'esprit veut se maintenir entre les limites de la justice, et le moindre commencement de pensée tombe sous l'autorité d'un juge si sévère. Que le mal, chez les autres, soit d'avoir fait le mal ; ici, il est de n'avoir pas fait le bien.

<sup>88</sup> Cf. 1 P 5, 8.

<sup>94</sup> Cf. Virgile, *Énéide* IX, 59-60; Mt 10, 16.

<sup>95</sup> Cf. Ps 126, 1.

<sup>96</sup> Cf. Gn 28, 12-13.

<sup>97</sup> Cf. Ct 1, 6.

<sup>98</sup> Cf. Ct 4, 9; Dn 13, 10.

<sup>99</sup> Ct 3, 4.

<sup>100</sup> Cf. Mt 19, 29.

<sup>101</sup> Mt 13, 4-7 ; Mc 4, 3-9; Lc 8, 5-8.

36. Mais pourrais-je assez vénérer les chartes intérieures du désert ? Il y a une chose que je ne peux passer sous silence : la force de la vertu qu'on rencontre chez ceux qui l'habitent est presque aussi connue du monde qu'elle échappe à sa vue<sup>86</sup>. En rejetant la communauté des hommes et du monde, en se mettant à l'écart, sans doute brûlent-ils de s'enfourer dans le secret ; mais ils ne peuvent dissimuler leurs mérites. Leur vie tout intérieure fait paraître au dehors l'étendue de sa gloire ; Dieu veille à cet étrange équilibre ; et l'hôte du désert, dissimulé aux yeux du monde, se révèle au monde par son exemple. Ainsi d'une lampe placée sur le chandelier<sup>87</sup> du désert, et qui rayonne sur le monde entier ; et cette lumière resplendissante se répand jusqu'en ses confins les plus ténébreux. Voilà la ville bâtie sur la montagne du désert, et

<sup>102</sup> Ez 37, 1-14. (Cf. aussi la préfiguration de la Résurrection qu'on rencontre dans Jb 19, 25-27.)

<sup>103</sup> Jn 6, 51.

<sup>104</sup> Cf. Jn 4, 14.

<sup>105</sup> Cf. Tertullien qui, dans *De l'âme*, 10-16, au cours de la distinction qu'il établit entre *animus* et *anima*, assimile l'âme à « l'homme intérieur », et le corps à « l'homme extérieur ».

<sup>106</sup> Ps 147, 14.

<sup>107</sup> Ps 103, 15 ; cf. Si 40, 20.

<sup>108</sup> Jn 21, 17.

<sup>109</sup> Ct 2, 1.

<sup>110</sup> Cf. la description de l'Époux dans Ct 5, 10-16, ou celle des murailles de la Jérusalem nouvelle dans Ap 21, 18-21. Il y a là quelque chose de très proche du mouvement que cherchait à définir Charles Du Bos en méditant sur une page comme symphonique des Soliloques d'Augustin (Extraits d'un journal, Paris, Corrèa, 1931, p. 56-57) : « Il semble qu'il y ait chez saint Augustin une délicatesse suprême qui l'incite à parachever et comme à caresser par l'expression les choses dont il faut qu'il se détache au moment même où il va s'en détacher. (...) Le détachement

qui ne peut se dérober à la vue<sup>88</sup> : l'image sur la terre de la Jérusalem céleste. Si l'on est dans les ténèbres, qu'on s'approche de cette lumière, et l'on verra ; si l'on est en danger, qu'on aille vers cette ville, et l'on ne craindra plus.

37. Quand on a soif de Dieu<sup>89</sup>, comme ces solitudes sont agréables, fussent-elles privées de la fraîcheur des bois<sup>90</sup> ! Comme elles sont douces, quand on cherche le Christ, ces retraites que rien ne borne — ainsi l'a voulu la nature —, ces retraites où tout se tait<sup>91</sup> ! Alors l'esprit se réjouit en Dieu et s'éveille aux appels du silence ; il connaît d'ineffables transports<sup>92</sup>. Pas un bruit, pas un mot — sinon pour parler à Dieu. Il n'y a que ce son si doux qui interrompt le silence : ce grand fracas de douceur qui boule-

---

même est chez lui un mouvement qui a la douceur d'un mouvement floral. C'est qu'empile tout ensemble de ferveur et d'ingénuité, lorsque son âme quitte un objet pour un autre plus hautement situé, elle sent d'un instinct sûr qu'elle retrouvera dans l'objet plus élevé le meilleur et l'essence de l'autre, avec toujours quelque chose de plus, — un plus qui vient et du nouvel objet et de son nouvel état. »

<sup>111</sup> Les orages du monde, le port du repos et de la solitude : ce tissu d'images est d'une richesse qui décourage tout relevé dans la tradition latine, de Cicéron à Pétrarque rêvant de solitude. (Pour quelques aspects donnant l'idée de la variété des configurations : Cicéron, *Brutus* 2, 8, *De l'orateur* 1, 60, 255 ; Pour Sestius 20 ; Ambroise, *Lettres* 2, 1 [PL 16, 879] ; Jérôme, *Lettres*, 14, 6, 2s. ; 10, 1, 98, 1 ; Augustin, *Confessions* 6, 5, 8 ; 6, 7, 12 ; 8, 12, 28 ; Paulin de Nole, *Lettres* 4, 3-4 ; Pierre Damien, *Liber qui dicitur Dominus vobiscum*, PL 145, 249 ; Grégoire le Grand évoque merveilleusement le portus monasterii [PL 75, 511]. Voir généralement P. Courcelle, *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*, Paris, 1968<sup>2</sup>, « Portus quietis », p. 327-329. Et Lucrèce aussi bien : *Suave mari magno...*) Mais à Lérins le lieu véritablement commun de l'image est aussi lieu réel : la mer, la traversée, les abords de l'île, le mouillage et cet autre port des murs du monastère (on se rappellera les mots d'Ambroise, dans l'*Hexameron* 3, 5, 23, quand il célèbre la mer baignant les îles où vivent les ermites : portus securitatis) ; donc à la fois le port et

verse le repos de sa paix profonde, ce saint vacarme de deux voix qui murmurent. Des hymnes s'élèvent, des chœurs fervents frappent à la porte du ciel, et l'on y entre de la voix comme on y entre par la prière.

38. Alors l'ennemi qui rôde<sup>93</sup> gronde en vain, comme le loup devant l'enclos des brebis<sup>94</sup>. Tel un loup, il éloigne ses compagnons hostiles de la vaste enceinte du désert, comme s'il rencontrait l'obstacle d'une muraille. Et pour que les gardiens de la ville ne veillent pas en vain<sup>95</sup>, le Christ protège le bien qui lui appartient ; parce qu'il s'expose sans défense à la vastitude du désert, le peuple que Dieu a adopté ne laisse pas d'accès aux menées de l'ennemi. Le chœur des anges en liesse visite les beautés du désert : par l'échelle de Jacob<sup>96</sup>, ils viennent souvent jeter

---

refrigerium ; paix et consolation, rafraîchissement de l'homme profond : un paradis traversé par l'ombre de Virgile. Eucher se retrouve aisément dans de telles considérations ; ainsi à la fin du *De contemptu mundi* (éd. citée, p. 114) : *Circumfer oculos et de pelago negotiorum tuorum velut in quendam professionis nostrae portum prospice proramque converte.*

<sup>112</sup> On songe aussitôt — mais c'est cette fois la chimère des lettres — à la première Églogue de Virgile.

<sup>113</sup> Abbé de Lérins, évêque d'Arles au moment où ces pages sont écrites ; c'est lui que Hilaire a suivi là-bas un moment, avant de retrouver son île, comme Eucher le rappelle au début de sa lettre.

<sup>114</sup> Cf. Gn 49, 27. C'est saint Paul qui est ainsi désigné, selon une tradition unanime des Pères latins ; voir par exemple les témoignages repris par Cornelius a Lapide dans ses *Commentaria in Genesim*, ad loc. cit. : « Allegorice (...) omnes fere Patres Latini, puta S. Hieronymus, Ambrosius, Rupertus, Eucherius, Beda et S. Augustinus, serm. 1 De Conversione S. Pauli, (...) per lupum hunc accipiunt S. Paulum, qui ex Benjamin oriundus, (...) primo mane, id est in juventute sua, quasi lupus sævit in Christum et Christianos, viros et feminas raptando ad carceres, Stephanum manibus aliorum lapidando, spirando in omnes minas et cædes » ; et Cornelius cite Ambroise : « Paulus lupus erat, cum devoraret oves Ecclesiæ ; sed qui lupus venerat, pastor est factus ».

sur elles la lumière voilée de leur passage. L'Époux s'y repose au milieu du jour<sup>97</sup> ; les hôtes du désert, blessés d'amour<sup>98</sup>, le contemplant en disant : «J'ai trouvé celui qu'aime mon âme ; je l'ai arrêté, et je ne le laisserai point aller»<sup>99</sup>.

39. Le sol du désert ne reste pas sans fruits ; rien de stérile. Ses pierres brûlées sont fécondes. Les graines germent et s'y multiplient, on serre dans ses greniers des récoltes au centuple<sup>100</sup>. On n'y voit pas la semence tomber

<sup>115</sup> Honorat, Maxime, Lupus, Vincentius, Caprais, comme Euchère lui-même, ou Hilaire, son dédicataire, sont cités par Sidoine Apollinaire comme d'admirables exemples de la vie érémitique menée à Lérins (cf. son *Carmen XVI, Eucharisticum ad Faustum Reiensem Episcopum* [PL 58, 721]). On pourra trouver quelques notices les concernant dans le livre d'Urbain Villevieille, qui était chanoine, *La sainte Église d'Aix. Nos saints. La vie et le culte des saints du diocèse d'Aix, Aix, Makaïre, 1901* — ouvrage qui s'intéresse aussi aux saints dont les noms sont inscrits dans la liturgie aixoise. Sur Lupus, voir les indications succinctes de PL 58, 61-63, avec quelques lettres de lui (63-68) ; c'était un personnage important, qui devint évêque de Troyes après son séjour à Lérins. Quant à Vincent, son frère puîné, il écrivit sous le nom de *Pellegrinus* (le pèlerin, l'étranger) un texte fort lu, le *Commonitorium* (ed. R. S. Moxon, Cambridge, 1915). Tous ces gens étaient issus de grande famille ; on a pu voir dans leur exemple un cas de transformation des familles sénatoriales en familles sacerdotales, avec la puissance grandissante de l'Église. La liste est longue de ceux qui séjournèrent plus ou moins longtemps à Lérins, car il faudrait ajouter aux personnages cités Fauste de Riez, Cassien, Salvien, Césaire d'Arles... tous attirés par l'exceptionnelle richesse à la fois intellectuelle et spirituelle qu'on y découvrait.

<sup>116</sup> Cf. Rufin, *Histoire des moines*, PL 21, 389 ; 344.

<sup>117</sup> *Quos ego...* : la traduction ne rend pas justice aux deux mots si puissants de Virgile (*Énéide* I, 135). La réticence virgilienne devient éloge, comme les mots de la colère ceux de la paix.

<sup>118</sup> Cf. Mt 26, 7 ; Mc 14, 3 ; Lc 7, 37.

le long du chemin pour que les oiseaux la mangent ; ni dans les lieux pierreux où elle n'a pas beaucoup de terre, pour qu'elle brûle et se dessèche au soleil ; ni dans les épines, pour que la croissance des buissons finisse par l'étouffer<sup>101</sup>. Ici, tout vient, et le paysan moissonne dans l'abondance. On voit pousser sur les pierres cette récolte qui redonne vie aux ossements<sup>102</sup>. Ici se donne le pain vivant<sup>103</sup> qui descend du ciel ; sur ces rochers, les sources rafraîchissantes, les eaux vives qui étanchent la soif et jaillissent pour le salut<sup>104</sup> ; un désert inculte qui est la prairie de l'homme intérieur<sup>105</sup>, qui est sa réjouissance ; une merveilleuse douceur ; et le désert du corps comme le paradis de l'âme.

40. La terre la plus fertile ne peut se comparer à celle du désert. Y a-t-il un sol plus riche de moissons ? Il rassasie les affamés du meilleur froment<sup>106</sup>. Où trouver des vignes plus fécondes ? Elles produisent ce vin qui réjouit le cœur de l'homme<sup>107</sup>. Et l'on voit ces gras pâturages où paissent les brebis de l'Écriture : « Pais mes brebis »<sup>108</sup> ; ces fleurs qui peignent la terre aux couleurs du printemps : et le sourire de la fleur des champs, et l'éclat du lis des vallées<sup>109</sup>, la précieuse beauté des métaux et la blondeur de l'or ; les pierres jetant leurs paillettes de lumière, et l'air qui tremble du reflet de leur eau<sup>110</sup>. Ainsi la grandeur de cette terre incomparable et riche, plus riche qu'aucune autre de

<sup>119</sup> Convoitise, convoite, traduisent faute de mieux *concupiscentia* et *concupiscere* ; dans le Psautier, *concupiscere* désigne le désir spirituel — ainsi en Ps 118, 20, pour l'alliance de ce verbe et de *desiderare*.

<sup>120</sup> Cf. He 11, 1. L'espoir au désert excède la définition qu'il reçoit en Rm 8, 18-25 ; ou plutôt le désert lui donne d'anticiper sa réalisation eschatologique : la séparation d'avec le siècle est le premier pas, déjà effectué, de l'amor futuri.

<sup>121</sup> Cf. a contrario Rm 6, 23.

tous les biens.

41. Terre vénérable, il est juste que les saints t'habitent, ou qu'ils te désirent s'ils ne séjournent pas encore en toi ; féconde, inépuisable : en toi la possession de tout. Que demandes-tu ? Non point qu'on te cultive, mais que l'on cultive la terre qu'on est soi-même ; tu ne sais produire les vices de tes hôtes, et n'es fertile que de leurs vertus. Qui a cherché ton amitié a trouvé Dieu ; qui t'a honorée a rencontré en toi le Christ ; t'habiter, c'est être dans la joie du Seigneur ton hôte. Te posséder est possession divine. Qui n'évite pas ta demeure devient temple de Dieu.

42. Sans doute dois-je vénérer tous les lieux du désert que la piété et le retraits ont illustrés ; j'ai cependant une dévotion toute particulière pour ma solitude de Lérins : elle prend dans ses bras les naufragés d'un monde d'orages<sup>111</sup>, accueille doucement sous son ombre les hommes que le siècle a brûlés<sup>112</sup> ; ils étaient hors d'haleine, ils reprennent souffle à l'ombre du Seigneur, l'ombre intérieure où l'esprit renaît. L'eau y abonde, les herbes, les fleurs, et les spectacles et les parfums délicieux : un paradis pour ceux qui la possèdent. Elle est digne d'Honorat<sup>113</sup>, et de son enseignement céleste ; digne de ses chartes si belles, et d'un père si noble, dont la force et le visage rayonnaient de l'esprit des apôtres ; digne de briller ainsi en le prenant pour guide ; digne de donner ces moines extraordinaires, et ces prêtres qu'elle demandait. Et à présent elle voit son brillant successeur,

<sup>112</sup> Jn 4, 14.

<sup>113</sup> Cf. Ps 76, 19 ; 103, 7 ; Si 43, 18 ; Ap 6, 1 et passim.

<sup>114</sup> Rappelons que Jésus et Josué sont, dans la transcription grecque de l'hébreu, des noms équivalents. Les deux sont ici présents, pour avoir les premiers pénétré dans la Terre de la Promesse.

Maxime, qui méritait d'être appelé après lui ; elle abrita Lupus, au nom vénérable, qui fit reparaître parmi nous ce loup de la tribu de Benjamin<sup>114</sup> ; et son frère Vincent, comme une gemme pure resplendissant de mille feux. Elle abrite aujourd'hui le grave et vénérable Caprais<sup>115</sup>, pareil aux saints anciens ; et ces saints vieillards dont les cellules séparées<sup>116</sup> ont fait voir dans notre Gaule les pères de l'Égypte.

43. Qu'y ai-je vu<sup>117</sup>, Seigneur ! Ces assemblées de saints ! De précieux flacons d'albâtre<sup>118</sup> exhalent leurs senteurs, partout flottait le parfum de la vie. On découvrirait dans leur allure le visage de l'homme intérieur : les chaînes de l'amour, l'abaissement de l'humilité, la douceur de la piété, et le roc de l'espérance, et la mesure du pas, la promptitude de l'obéissance, le silence de la rencontre, la sérénité des traits ; à les contempler, passe sous nos yeux la paisible armée des anges. Ils n'ont d'autre convoitise, d'autre désir, que Celui que leur désir convoite<sup>119</sup>. Chercher le bonheur, pour eux c'est le vivre ; et tandis qu'ils s'y efforcent, ils l'atteignent déjà. Aussi sont-ils déjà séparés des pécheurs dont ils désirent s'écarter. Veulent-ils avoir une vie chaste, passer tout leur temps dans la louange de Dieu, partager la joie de l'assemblée des saints ? Ils possèdent déjà tout cela. Veulent-ils jouir du Christ ? Ils jouissent du Christ en esprit. Goûter à la vie du désert ? Ils y sont déjà. Ainsi, par la grâce généreuse du Christ, obtiennent-ils dès à présent une grande part de ce qu'ils souhaitent pour le siècle qui vient. Ils s'emparent déjà des réalités qu'ils espèrent<sup>120</sup>. Ils trouvent dans leur travail le salaire du travail, un très haut salaire : car la récompense y est déjà présente presque tout entière<sup>121</sup>.

44. Mon cher Hilaire, ton retour parmi eux t'a valu les plus grands bienfaits, comme à ceux que ce retour même

remplit aujourd'hui d'allégresse. Je te supplie avec eux de ne pas effacer de ton esprit le souvenir de mes péchés et de l'intercession que tu leur dois ; avec eux, dis-je, à qui tu as donné tant de joie ; et peut-être en as-tu reçu davantage encore. Tu es à présent l'Israël véritable : tu as quitté l'Égypte, tu regardes Dieu du cœur, délivré depuis longtemps des ténèbres du siècle ; tu as traversé les eaux où l'ennemi fut englouti, tu as suivi au désert le feu de la foi ; le bois de la croix a changé l'amertume en douceur : tu connaissais l'amertume, et tu goûtes la douceur ; tu bois aux mains du Christ l'eau qui jaillit pour la vie éternelle<sup>122</sup>, tu nourris l'homme intérieur du pain du ciel, tu écoutes dans l'Évangile le tonnerre de la parole divine<sup>123</sup>. Tu es au désert avec Israël : tu entreras avec Jésus<sup>124</sup> dans la Terre promise.

À toi, en Jésus-Christ notre Seigneur.

EUCHER DE LYON.  
*(Traduit du latin par Christophe Carraud.)*